

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Sté de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

| LYON ET LE RHONE | | DÉPARTEMENTS | |
|--------------------|-------|--------------------|--------|
| Six Mois | 4 fr. | Six Mois | 5 fr. |
| Un An | 8 fr. | Un An | 10 fr. |

SOMMAIRE

TEXTE — « Une visite à Beethoven », Richard Wagner. — Les Excursions du Dimanche (suite). — Les Courses de Lyon. — Concerts et Spectacles. — Théâtre des Célestins. — Échos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — M. Répiquet, sénateur du Rhône. — Les Courses de Lyon : Quelques croquis de Poncet. — Vues des environs de Lyon.



Une Visite à Beethoven

Épisode de la Vie d'un Musicien allemand.

Richard Wagner publia en 1840 d'intéressants articles dans la *Gazette musicale*, lors du séjour malheureux qu'il fit à Paris. Ces articles viennent d'être publiés par M. Silège, et nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant une nouvelle de l'illustre poète-musicien.

PAUVRETÉ, dure indigence, compagne habituelle de l'artiste allemand, c'est à toi qu'en écrivant ici ces pieux souvenirs, je dois adresser mon invocation première. Je veux te célébrer, toi, ma patronne fidèle, qui m'as suivi constamment en tous lieux ; toi qui, de ton bras d'airain, m'as préservé des vicissitudes d'une fortune décevante, et qui m'as si bien abrité contre les rayons enivrants de son soleil, grâce au nuage épais et sombre dont tu as toujours voilé à mes regards les folles vanités de ce monde. Oui, je te remercie de ta sollicitude maternelle ; mais ne pourrais-tu pas désormais la pratiquer en faveur d'un nouveau protégé ? car la curiosité m'aiguillonne, et je voudrais, ne fût-ce que pour un jour, essayer de l'existence sans ta participation.

« Pardonne, austère déesse, à cette velléité d'ambition ! Mais tu connais le fond de mon cœur, et tu sais quelle dévotion

GALERIE LYONNAISE



M. RÉPIQUET
Sénateur du Rhône.

sincère j'aurai toujours pour ton culte, alors même que je cesserais d'être l'objet favori de ta prédilection. Amen ! »

L'adoption de cette prière quotidienne doit vous dire assez que je suis musicien, et que l'Allemagne est ma patrie. Une ville de moyenne importance me donna le jour. Je ne sais quelles étaient les vues de mes parents sur ma condition à venir ; mais ce que je me rappelle, c'est qu'un soir, ayant entendu une symphonie de Beethoven, j'eus dans la nuit un accès de fièvre, je tombai malade, et qu'après mon rétablissement je devins musicien. Cette circonstance peut expliquer la préférence que je donnai constamment dans la suite aux œuvres de Beethoven, quelque belle musique que j'aie maintes fois entendue. C'était pour moi une affection, une idolâtrie à part. Ma plus vive jouissance fut de me plonger dans l'étude intime, approfondie de ce puissant génie, jusqu'à ce que je crus m'être identifié pour ainsi dire avec lui, jusqu'à ce que mon esprit nourri d'inspirations de plus en plus sublimes me parût être devenu une parcelle de ce rare et mer-

veilleux esprit, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai à cet état d'exaltation que bien des gens traitent de démence.

Folie bien tolérable pourtant et bien inoffensive. Cela ne me procurait qu'un pain fort sec et une boisson fort crue ; car on ne s'enrichit pas en Allemagne à courir le cachet. Après avoir vécu de la sorte assez longtemps dans ma mansarde, je vins un jour à penser que le grand artiste, objet de ma profonde vénération, vivait encore, et j'eus peine à m'expliquer comment cette idée ne m'était pas venue plus tôt. Le fait est que jamais jusque-là je ne m'étais représenté Beethoven sous une forme humaine pareille à la nôtre, et soumis aux besoins et aux appétits de la nature.

Et cependant il existait, il vivait à Vienne, et dans une condition à peu près semblable à la mienne. Dès lors je n'eus plus un instant de repos ; toutes mes pensées, tous mes désirs étaient dirigés vers un seul but : voir Beethoven. Nul musulman n'entreprit jamais le pèlerinage au tombeau du Prophète avec plus de foi ni d'ardeur que m'en inspirait mon projet. Mais comment m'y prendre pour le mettre à exécution ? C'était pour moi une grande affaire que d'aller à Vienne, car il fallait de l'argent pour le voyage, et, pauvre diable que j'étais, je gagnais à peine de quoi subvenir aux plus pressantes nécessités. Il fallait donc avoir recours à des moyens exceptionnels pour me procurer les fonds nécessaires, et ce fut dans ce but que j'allai proposer à un éditeur plusieurs sonates pour le piano, que j'avais composées sur le modèle de celles de Beethoven. Le marchand me démontra, en peu de mots, que je n'étais qu'un fou avec mes sonates, et il me donna le conseil, si je voulais avec le temps gagner quelques écus avec ma musique, de me faire d'abord une petite réputation avec des galops et des pots-pourris. Je frémissais d'indignation ; mais le désir passionné qui m'obsédait fit taire tous mes scrupules, et je me mis à composer des galops et des pots-pourris. Seulement je m'abstins dans l'intervalle de jeter un seul regard sur les partitions de Beethoven, car j'aurais cru commettre une profanation honteuse. Mais hélas ! je ne gagnai rien à avoir sacrifié ainsi mon innocence : l'honnête éditeur me déclara qu'il était indispensable de jeter préalablement les fondements de ma renommée par une ou deux publications gratuites. Je restai pour la seconde fois interdit, et je me retirai, le désespoir dans l'âme. Mais l'excès même du dépit et de la rage me devint propice, car je composai dans cet état plusieurs galops formidables qui me valurent enfin quelques honoraires, et je crus enfin en avoir assez recueilli pour me mettre en route. Deux ans s'étaient écoulés pourtant, et je tremblais sans cesse que Beethoven ne vint à mourir avant que j'eusse fondé mon crédit sur le mérite de mes galops et de mes pots-pourris. Mais, Dieu soit loué, il avait attendu cette heure mémorable. O saint Beethoven ! pardonne-moi cette renommée indigne que je n'ai brigüé que pour conquérir le bonheur et la gloire de te connaître.

Quelle fut ma joie en me voyant libre enfin d'accomplir mon projet ! quelle fut mon bonheur en faisant mes préparatifs de départ ! Ce fut avec une sainte émotion que je franchis la porte de la ville pour me diriger vers le Sud. J'aurais volontiers pris place dans une diligence, non que je redoutasse la fatigue d'un voyage à pied (quelle épreuve m'eût paru trop pénible pour voir mon souhait exaucé !) mais c'est que je serais ainsi arrivé plus vite à Vienne. Malheureusement, mon renom en qualité de compositeur de galops n'était pas encore devenu assez célèbre pour me permettre une telle commodité. Cette réflexion m'inspira une résignation à toute épreuve, et je me félicitai d'avoir déjà surmonté tant d'obstacles. De quels rêves enchanteurs ne se berçait pas mon imagination ! Un amoureux revenant après une longue absence auprès de sa bien-aimée ne sent pas plus délicieusement battre son cœur. Je traversai ainsi les belles campagnes de la Bohême, ce pays privilégié des joueurs de harpe et des chanteurs nomades. Dans un petit bourg, je fis la rencontre d'une de ces nombreuses troupes de musiciens ambulants, orchestre mobile composé d'un violon, d'une basse, d'une clarinette, d'une flûte et de deux cors, sans compter une harpiste et deux chanteuses pourvues d'assez jolies voix. Pour quelques pièces de monnaie, ils exécutaient des airs de danse ou chantaient quelques ballades, et puis ils allaient plus loin recommencer le même manège. Un jour, je les trouvai de nouveau sur mon chemin, campés à l'abri d'un quinconce qui bordait la grande route, et occupés à prendre un frugal repas. Je me présentai à l'escouade comme exerçant le même métier qu'eux, et nous fîmes bientôt amis ensemble. Je m'informai timidement si leur répertoire de contredanses conte-

nait quelques-uns des galops dont j'étais l'auteur ; mais, Dieu merci ! ils n'en avaient point entendu parler, et leur ignorance me combla de joie. — Mais vous jouez aussi, leur dis-je, d'autre musique que des contredanses ? — Sans doute, me répondirent-ils, mais seulement entre nous, et non pas devant le monde. En même temps ils déballèrent leur musique, et mon premier coup d'œil tomba sur le grand septuor de Beethoven. Je leur demandai avec surprise si c'était là un de leurs morceaux favoris. Pourquoi donc pas ? répondit le plus âgé de la troupe ; si Joseph n'avait pas mal à la main, et qu'il pût remplir la partie du premier violon, nous nous donnerions ici même ce plaisir. Dans un transport d'ivresse, je m'emparai vivement du violon de Joseph, en promettant de faire de mon mieux pour le remplacer, et nous entreprimes aussitôt le septuor.

Quel ravissement d'entendre là, à ciel ouvert, au bord d'une grande route de la Bohême, ce magnifique ouvrage exécuté par une bande de musiciens ambulants avec une pureté, une précision et une profondeur de sentiment telles qu'on les trouve rarement chez les virtuoses les plus huppés. Grand Beethoven ! ce fut vraiment un sacrifice digne de ton génie auquel je participai. Nous étions arrivés au finale quand une chaise de poste élégante, que nous n'avions pu apercevoir à cause du coude de la chaussée, s'arrêta silencieusement en face de nous. Un jeune homme d'une taille excessivement élancée, et d'un blond non moins exagéré, était étendu sur les coussins, et prêtait à nos accords une oreille attentive ; puis il tira de sa poche un agenda pour y consigner quelques notes, et après avoir jeté devant nous une pièce d'or, il continua sa route en adressant à son domestique quelques mots d'anglais.

Cet événement nous interloqua un peu ; heureusement que le septuor était fini. J'embrassai mes nouveaux amis, et je me disposai à faire route avec eux ; mais ils me dirent qu'ils allaient prendre les chemins de traverse pour se rendre à leur village natal. Je les aurais certainement suivis, si mon voyage n'avait pas eu un but aussi solennel. Enfin, nous nous séparâmes avec une émotion réciproque. Plus tard je me rappelai que personne n'avait ramassé la pièce d'or du voyageur anglais.

Dans la première auberge où j'entraî pour manger un morceau, je trouvai mon gentleman attablé devant un copieux diner. Il m'examina longtemps avec curiosité, et m'adressant enfin la parole en mauvais allemand, il me demanda ce qu'étaient devenus mes camarades. — Ils sont retournés chez eux, lui dis-je. — Eh bien ! prenez votre violon, me dit-il, et jouez-moi quelque chose ; voici de l'argent. Blessé de cette injonction, je lui répondis que je n'étais pas un artiste mercenaire, et que d'ailleurs je n'avais pas de violon ; et enfin je lui fis le récit de ma rencontre avec ces musiciens. — Des musiciens excellents ! repartit l'Anglais, et dignes de la belle symphonie de Beethoven. Frappé à mon endroit sensible, je demandai à l'Anglais s'il faisait aussi de la musique. — *Yes !* me dit-il, je joue de la flûte deux fois par semaine, le jeudi je donne du cor de chasse, et le dimanche je compose. Voilà, me dis-je, un temps bien employé ! Jamais je n'avais entendu parler d'artiste anglais en tournée, et je jugeai que celui-ci devait faire de bien bonnes affaires pour courir le pays en si brillant équipage. — Vous êtes donc musicien de profession ! lui dis-je. Il me fit longtemps attendre sa réponse ; enfin il me dit, en appuyant lentement sur ses paroles, qu'il avait beaucoup d'argent. Je compris soudain ma méprise, et je vis bien que ma question l'avait choqué. Je dissimulai mon embarras en gardant le silence, et je terminai à l'écart mon modeste repas. L'Anglais, qui m'avait considéré de nouveau avec attention, se rapprocha de moi et me dit : — Connaissez-vous Beethoven ? — Je ne suis pas encore allé à Vienne, répondis-je, mais je m'y rends actuellement, et c'est précisément pour satisfaire mon ardent désir de voir cet illustre maître. — D'où venez-vous ? ajouta-t-il. — De la

ville de L... — Oh ! ce n'est pas loin ; moi, je viens d'Angleterre, et c'est aussi dans l'unique but de connaître la personne de Beethoven. Eh bien ! nous le visiterons ensemble. C'est un bien grand compositeur !

Quelle bizarre rencontre ! dis-je en moi-même. O mon illustre maître ! quels pèlerins de nature diverse attire ta célébrité ! Riche et pauvre cheminent à la fois sur la même route pour venir contempler tes traits. — Cet Anglais m'intéressait, mais je ne lui envoie pas son équipage ; il me semblait que j'accomplissais avec mes humbles ressources une action plus digne que la sienne, et que j'en recueillerais une joie plus parfaite et plus pure que celui qu'escortait tant de luxe et d'aisance. Le cornet du postillon retentit, et l'Anglais remonta en voiture en me criant, pour adieu, qu'il verrait Beethoven avant moi.

Après avoir marché quelques heures, je rejoignis le gentleman sur la grande route. Une roue de sa voiture s'était brisée, mais il n'en restait pas moins tranquillement assis à sa place, aussi bien que le domestique sur son siège extérieur. J'appris qu'ils attendaient ainsi le postillon qui était allé quérir un charron à un village assez éloigné. Il était parti depuis longtemps, me dit le maître ; et comme son domestique ne savait parler qu'anglais, je me décidai à aller moi-même presser son retour. Je le trouvai en effet dans un bouchon occupé à boire, et ne s'embarrassant guère de son gentleman. Je le ramenai cependant avec le charron, et, le dommage réparé, l'Anglais repartit en me promettant de m'annoncer chez Beethoven.

Quel fut mon étonnement de rejoindre encore une fois, le jour suivant, le noble voyageur arrêté de nouveau sur la route. Mais cette fois il ne s'agissait plus d'une roue brisée ; il stationnait paisiblement au bout de la chaussée, et parut fort aise de me voir paraître, traînant un peu la jambe. — Oh ! me dit-il, il y a quatre heures que j'attends là exprès pour vous, car je me suis repenti de ne pas vous avoir proposé hier de m'accompagner : il vaut mieux se faire traîner que d'aller à pied ; montez à côté de moi. Surpris de ce procédé, je balançai quelque temps à répondre ; mais je me souvins du vœu que j'avais prononcé à l'auberge d'accomplir en dépit de tous les obstacles mon saint pèlerinage à pied ; j'en fis donc à l'Anglais la déclaration formelle, et ce fut son tour de s'étonner. Il me répéta son offre, en ajoutant expressément qu'il avait attendu plusieurs heures ; mais je restai inébranlable, et il partit seul, ne comprenant rien à mon refus. Dans le fond, je me sentais pour cet homme une secrète répugnance, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait de me défier de sa funeste influence. Et puis son enthousiasme pour Beethoven et cette curiosité de le connaître me paraissait plutôt être le caprice d'un riche désœuvré que le vif et pur sentiment d'une admiration réfléchie. Je préférerai donc ne pas profaner par une liaison inconsidérée la piété sincère qui me faisait agir.

Mais, hélas ! comme pour préluder aux tristes désappointements que me réservait ma mauvaise étoile, et dont cet Anglais devait être l'instrument, nous nous trouvâmes encore le soir même face à face à la porte d'une autre hôtellerie, où il semblait s'être arrêté à dessein pour m'attendre ; car je le trouvai assis dans sa voiture, tourné du côté de la route par où je devais arriver. — C'est vous que j'attendais depuis longtemps, me dit-il comme la première fois ; voulez-vous que nous allions ensemble voir Beethoven ? Cette fois ma surprise céda en moi à un sentiment de répulsion instinctif. Cette opiniâtreté à m'obliger malgré moi me paraissait inexplicable, à moins que l'Anglais ne prit à tâche de vaincre ma résistance, parce qu'elle choquait sa susceptibilité, et pour humilier mon amour-propre. Je repoussai donc sa proposition en laissant percer toute l'humeur qu'elle m'inspirait. Alors il s'écria : — Goddam ! vous estimez donc bien peu Beethoven ! Moi je le verrai bientôt. Et il donna le signal du départ.

(A suivre)

Richard Wagner.

Les Excursions du Dimanche

— Suite —

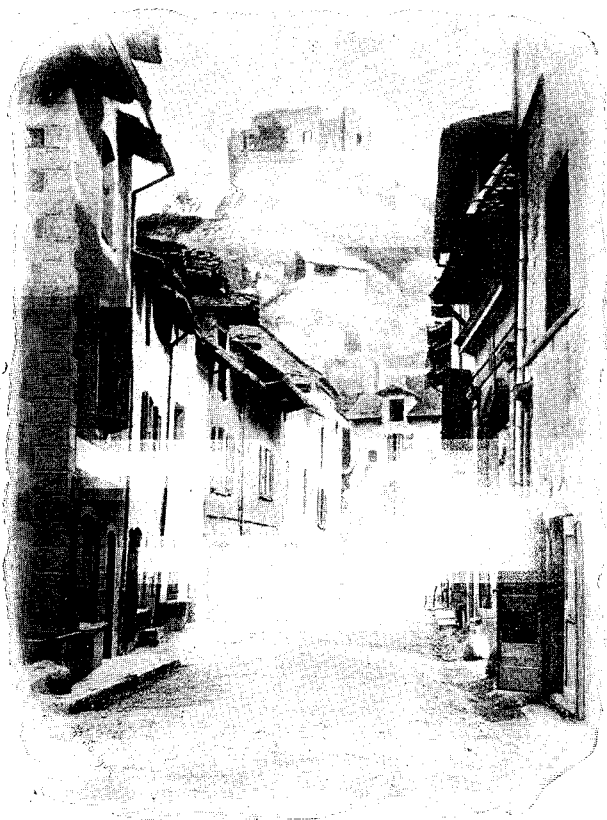
CRÉMIEU (1)

Nous indiquerons, dans un prochain itinéraire, l'excursion à Pont-de-Chéruy et des grottes de la Balme, cette merveille du Dauphiné trop peu connue des Lyonnais. Aujourd'hui, franchissant les étapes intermédiaires, nous nous arrêtons à Crémieu, l'une des principales stations de la Compagnie de l'Est de Lyon (gare à Lyon, avenue du Château).

La gare de Crémieu est située au lieu dit la *Vraie-Croix*, à la jonction des routes de Lyon et de Vienne ; ce lieu a pris son nom d'une ancienne chapelle, jadis construite en cet endroit, et qui contenait un fragment de la Croix, rapporté de Palestine par un chevalier. A gauche, se dressent, sur un mamelon dominant la ville, les ruines imposantes de la *forteresse de Saint-Laurent* ; à droite, c'est d'abord, sur une éminence, le vieux *manoir de Montiracle*, construction irrégulière qui appartient à l'ordre de Malte, puis le hameau de *Villemoirieu*, et enfin, sur les dernières assises d'une montagne appelée mont de Planrion, le *château de Bienassis*, aujourd'hui fraîchement restauré avec ses petites tourelles. Crémieu est distant de la station de 800 mètres environ ; avant d'y arriver, on remarque, à un carrefour, un monument d'une architecture très simple élevé à la mémoire des enfants du canton de Crémieu morts pendant la guerre de 1870-1871. Les remparts de Saint-Laurent, tout démolis qu'ils sont, descendent encore en terrasses successives, chargées de vignes, presque jusqu'à la route ; en haut se dressent fièrement les pans de muraille du donjon, perché sur son rocher à pic comme un nid d'aigle, et dont les fenêtres ébréchées regardent dans l'abîme. Crémieu date des premiers siècles de la féodalité ; il avait pour suzerains les barons de la Tour-du-Pin qui en firent une puissante forteresse où plusieurs rois de France prirent plaisir à séjourner. Sa position sur la frontière du Dauphiné la classait comme cité de premier ordre ; les rois lui multiplièrent les privilèges et les franchises ; un commerce florissant y attirait une foule de marchands et surtout des banquiers juifs dont la rue Juiverie actuelle rappelle l'établissement ; enfin autorisation lui fut faite de battre monnaie ; malheureusement, la ville fut décimée en plusieurs occasions : par la famine de 1694, par la peste de 1720 et par les combats soutenus contre le baron des Adrets ; le rattachement du Bugey et de la Bresse à la France acheva de lui enlever sa principale importance. Du moins, Crémieu diminué n'eut pas à subir le sort des cités qui, en s'agrandissant, font éclater leur ceinture de pierre ; ses remparts ont pu être en partie conservés, notamment deux portes en parfait état. La porte de Lyon, avec son balcon à mâchicoulis, a gardé le petit pont jeté sur le ruisseau de Tortu ; elle donne accès dans l'ancien *enclos des Augustins*, aujourd'hui place de la Nation, rafraîchie par de magnifiques ombrages. Le *couvent des Augustins*, qui date du *xiv^e* siècle et qui dut être très important, a été transformé par la Révolution ; les bâtiments sont occupés aujourd'hui par la gendarmerie, la mairie et le presbytère. On accède à la mairie par un joli perron, bien conservé, et le cloître, resté intact, attire toujours l'attention des étrangers. En continuant à suivre la Grand'Rue, aujourd'hui rue de la Loi, on trouve, sur une jolie place, les *Halles*, vaste marché couvert, amoncellement de charpentes qui s'enchevêtrent et dont le temps a décimé les poutres ; dans la nef centrale, on voit encore, sur une sorte de cube de maçonnerie, les anciennes mesures en pierres dont on se servait pour évaluer la quantité de grains vendue ; la nef méridionale, au contraire, servit longtemps de dépôts d'ordures. La route de Bourgoin à la Balme limite la ville au levant ; elle passe au bas de la muraille de rochers, en haut de laquelle se dressent la *tour* ronde de l'*Horloge* et une grosse tour carrée, restes de l'ancien *prieuré de Saint-Hippolyte* ; malheureusement, l'exploitation d'une carrière de pierre risque de saper les fondements de ces antiques vestiges. Le prieuré, construit par les Bénédictins vers l'an 1000, était entouré de remparts dont on retrouve

(1) Extrait des guides, le Sud-Est de la France, édition de la S. P. A.

une partie; tout en contribuant au système de défense de Crémieu, il formait une sorte d'îlot presque inexpugnable. A pic sur le ravin



Une rue de Crémieu. — Vue de l'ancien château Delphinal.

de Tortu et sur celui de Côte-Vieille, il n'avait d'accès que par le vallon de Montlouvre; ce qui n'empêcha pas le baron des Adrets d'en faire l'escalade par Côte-Vieille. Pendant que la partie neuve de la ville descend au sud, du côté d'une belle promenade plantée de marronniers et de tilleuls centenaires, on retrouve le vieux Crémieu sur le coteau qui monte à la forteresse de Saint-Laurent. Au milieu des rues étroites et sinueuses, nous reconnaissons le *Collège*, ancien couvent d'Ursulines, exproprié sous la Révolution; en face, le *couvent* actuel de *Sainte-Ursule*, qui possède une jolie chapelle et qui fut l'hôtel Dubourg; la *maison des Pendus*, curieuse par ses bizarres sculptures, et surtout, dominant la route de la Balme, les magnifiques bâtiments de l'*Hôtel-Dieu* ou du Refuge, ancien couvent de la Visitation, qui fut construit au XVII^e siècle, principalement avec les débris de la citadelle de Saint-Laurent et a été parfaitement entretenu.

Excursion à la *vallée d'Amby*: on sort par la *porte Neuve*, on prend la route d'Optevoz à droite vers le *manoir de Haute-Pierre*, au creux d'un vallon, au-dessous des sources de *Champ-Profond* qui alimentent la ville; *étang de Ry*, à l'extrémité duquel est le magnifique *château de Saint-Julin*, brûlé sous la Révolution et relevé en 1836 par la famille de Monteynard; François I^{er} séjourna au château de Saint-Julin, qui fut plus tard emporté d'assaut par le baron des Adrets; on trouve encore fréquemment autour de cette belle propriété, des squelettes provenant des victimes de la peste de 1720. Près de l'extrémité de l'avenue du château, un chemin prend la direction d'Annoisin; il passe vers les étangs de Bas et de Gillien, près de la chapelle de Vasseras, des *grottes de Béthenaz*, où fut découverte une station de l'époque préhistorique, et aboutit sur le plateau d'Annoisin, d'où la vue plane sur Crémieu et sur les plaines qui s'étendent jusqu'aux bords du Rhône. Quant à la route d'Optevoz, après avoir contourné le parc de Saint-Julin, elle débouche soudainement sur le plateau de Siccieu, petit village orné d'une belle église neuve, dont un vieux tilleul ombrage la façade. La vallée d'Optevoz se déroule entièrement devant le regard avec sa vaste étendue, ses champs bien cultivés, sa ceinture de collines boisées, celles de Courtenay et de Burnoud, par-dessus lesquelles

les monts du Bugey montrent leur tête et s'entr'ouvrent parfois comme un rideau déchiré pour laisser contempler au delà les neiges éternelles des Alpes. Une rapide descente de 2 kilomètres nous amène à Optevoz où les Romains eurent un établissement dont on a retrouvé maints vestiges. Dans l'auberge sont peints à fresque sur les murs, d'un pinceau naïf, les principaux sites du pays. Là commence un malheureux tramways routier affecté à une exploitation de chaux; la pierre calcaire, prise aux carrières d'Optevoz, est trainée par des locomotives jusqu'à Hières.

Depuis Optevoz, la route, prenant à gauche et laissant les bifurcations de Charette et de Saint-Baudille, suit le cours du petit ruisseau d'Amby, tantôt à peine visible, tantôt étalé en étangs; ici c'est un moulin en ruines, ailleurs un autre en pleine activité. Puis les rochers de gauche peu à peu avancent leurs gradins vers ceux de droite, assis sur les talus, la tête en avant, ainsi que des dogues en sentinelle; et ruisseau, tramway, chemin s'engouffrent dans cette faille étonnante, dans ce couloir de 6 kilomètres, qui est le *vallon d'Amby*. Rien ne saurait donner l'idée de l'impression ressentie dans ce lieu, rafraîchi par l'ombre que jettent les arbres et les murailles de rochers, à peine séparées l'une de l'autre par un espace de 150 mètres; on dirait deux cités jumelles, aux remparts élevés par des géants; le roc a revêtu les formes exactes des forteresses.

A moitié du vallon, l'ancien *château de Brotel* profile dans le ruban étroit de ciel bleu ses remparts percés de meurtrières et ses tours qui s'écroulent; à cette hauteur, ces ruines semblent prendre une allure impressionnante. Plus loin, à un tournant du chemin, la citadelle de roc avance un bastion coupé à pic, en haut duquel on est surpris d'apercevoir les bâtiments d'une ferme maintenant abandonnée, perchée comme l'aire d'un oiseau de proie à 100 mètres au-dessus d'un abîme. Tout ce massif de rochers, fendu sans doute par quelque secousse volcanique qui produisit la fissure du vallon, est, en effet, par lui-même la forteresse la plus puissante qu'on puisse concevoir; sauf un accès par l'extrémité de la montagne, vers Béthenaz, et deux sentiers plus ou moins abrupts du côté d'Hières, le roc est escarpé est presque inaccessible. Aussi, depuis les temps les plus reculés, les populations voisines cherchèrent-elles un refuge sur ce mont, appelé le *plateau de Larina*; à leur tour, les envahisseurs y établirent leurs camps et on retrouve des traces de l'occupation romaine, puis de celle des Sarrasins. On fait l'ascension de Larina par un chemin qui part de l'entrée du village d'Hières et qui aboutit sur le plateau vers l'endroit appelé Dozier, où se dresse sur quatre piliers une statue de la Vierge. La vue est superbe de cet observatoire; elle embrasse la plus vaste étendue, des monts du Lyonnais jusqu'aux Alpes. Près des débris de murailles romaines, une fontaine, dite *Fontaine de la Vie*, sort d'un rocher et tombe



Crémieu. — La Chapelle de la Salette.

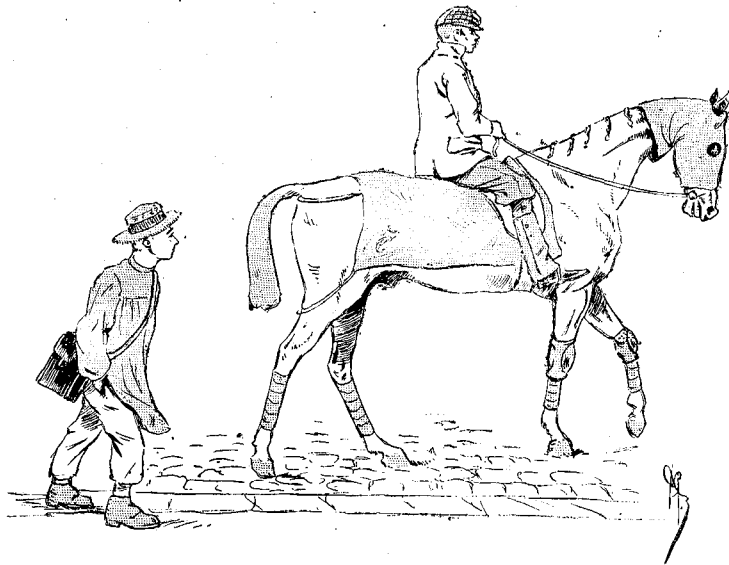
dans un autre creux en cuvette. Un peu plus loin est le *Creux-des-Morts*, cimetière dont les nombreuses tombes très primitives ont

LES COURSES DE LYON

Quelques Croquis de PONCET



Vient pour voir...
et être vu.



GAVROCHE. — Mince... alors... couverture sur le dos, couverture sur la tête, chaussettes aux jambes, v'là un canasson qu'est bien de la maison!



L'ultime recommandation.



SORTIE DES COURSES

COLLIENON. — Une fois, deux fois: voulez-vous que je vous charge pour dix francs?

LE MONSIEUR CHIC. — Je ne vous demande pas le prix de votre cheval.



SUR LA PELOUSE, OU LES TRIBULATIONS D'UN PÈRE DE FAMILLE

Madame est abonnée à la *Fronde*.



LE FAVORI DU PARI MUTUEL

Arrivera-t-il!
Quelle énigme.

été fouillées plusieurs fois et d'où l'on a retiré une foule d'objets curieux, armes, médailles, ustensiles. C'est là que furent ensevelis les Sarrasins quand les chrétiens, étant parvenus, une nuit d'orage à détourner leur attention au moyen de lanternes attachées aux cornes de chèvres qu'ils promenaient au bas des rochers, escaladèrent la montagne et les massacrèrent. Enfin, une curieuse excavation est appelée le *Trou de la Prison*, la légende prétendant qu'on y enfermait les captifs. Le séjour prolongé des envahisseurs à Larina fut l'origine du petit village de *Chatelans*, qui est construit sur ce plateau et où sont encastrées, dans les murs de certaines maisons, des inscriptions romaines. Brusquement la route sort du vallon d'Amby et entre à *Hières*; là se rejoignent le ruisseau d'Amby et celui de Morterieu alimenté par le lac de Ney. On pourra regagner Crémieu par la route de Lagnieu qui conduit aussi à la Balme.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE

Les Courses de Lyon

Les quatre grandes épreuves sportives de l'année, des 6, 8, 10 et 13 mai ont été peu favorisées par le temps. La première journée s'est cependant terminée sans la pluie, qu'on craignait au début; une foule élégante et nombreuse se pressait sur l'hippodrome du Grand-Camp; les toilettes n'étaient pas très nombreuses, car chacun sait que nos élégantes se réservent pour la journée du Grand Prix de mardi; nous en avons pourtant remarqué de fort jolies. Au point de vue sportif, les courses ont présenté un réel intérêt.

La journée de mardi s'est terminée par une pluie torrentielle, empêchant de courir la dernière épreuve, le Prix de la Part-Dieu.

La troisième réunion fut gratifiée d'un beau temps parfait; après la formidable ondée du mardi, on avait bien droit à une compensation.

Nous avons pu admirer de nombreuses et charmantes toilettes, aux tons clairs; encouragées par la température, nos élégantes avaient profité de cette journée pour inaugurer les toutes dernières nouveautés de la mode.

Malheureusement le beau temps ne s'est pas maintenu pour la dernière réunion. La pluie a commencé à tomber à deux heures, au moment où la foule s'acheminait vers l'hippodrome; par suite de ce contretemps, l'assistance a été peu nombreuse, et les épreuves se sont courues sous de légères averses.

Comme d'habitude, le pari mutuel a énormément fonctionné, avec une augmentation, sur l'année dernière, en ce qui concerne les trois premières journées, mais le chiffre total a été sensiblement le même, la quatrième réunion n'ayant pas été aussi satisfaisante.

Concerts et Spectacles

Eldorado. — Dernières de Severus Schœffer, qui sera remplacé par le couple Chemin (des Lyonnais), dont le succès fut si vif l'an dernier. — Succès de *les Petites Brebis*, opérette en deux actes, qui sera jouée aujourd'hui dimanche en matinée, à prix réduits.

Casino des Arts. — On en est toujours aux représentations à succès au Casino, et le public continue à affluer. Ce soir, Damaré, un caricaturiste unique, qui présentera plusieurs types lyonnais; l'illusionniste Lili. Tous ces artistes et toutes les attractions prennent part à la matinée d'aujourd'hui dimanche.

Concert de l'Horloge. — La Bodinière de Paris a donné cette semaine, mercredi, jeudi et vendredi trois représentations, où nous avons pu applaudir les toutes dernières actualités parisiennes, et l'esprit, la verve des chansonniers montmartrois. Ce furent trois excellentes soirées permettant d'attendre l'ouverture des Concerts d'Été du coquet music-hall du cours Lafayette.

L'ouverture s'annonce pour le mercredi 23 mai. Dans le prochain numéro, nous donnerons un compte rendu de cette première qui promet merveilles, si l'on en croit quelques indiscretions.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Hier a eu lieu la première représentation (reprise) de la *Joueuse d'orgue*, par la tournée Chartier. — Nous avons déjà eu l'avantage d'applaudir le beau drame de MM. Xavier de Montépin et Jules Donnay. — La pièce, bien charpentée, a eu un gros succès, devant une salle comble. Les représentations continueront tous les soirs, et les dimanches et fêtes, en matinée, jusqu'au 31 mai.

Echos et Nouvelles

L'assemblée générale de la Société des auteurs et compositeurs a eu lieu cette semaine sous la présidence de M. Victorien Sardou. Le rapport, présenté par M. Paul Milliet au nom de la commission des auteurs dramatiques, constate une augmentation de 73,174 fr. 50, sur les droits perçus, qui se sont élevés, pendant l'année sociale 1899-1900, à 3,743,393 fr. 60, se décomposant de la façon suivante :

| | |
|------------------------------|------------------|
| Théâtres de Paris..... | Fr. 2.123.847 50 |
| — de la banlieue..... | 86.004 » |
| Cafés-concerts de Paris..... | 265.742 70 |
| Départements..... | 968.575 70 |
| Etranger..... | 300.223 70 |

Après la lecture du rapport, l'assemblée générale a procédé à l'élection de cinq nouveaux commissaires. Ont été élus : Auteurs, MM. Alexandre Bisson, par 84 voix ; Maurice Donnay, 78 ; Henri de Bornier, 75 ; Jacques Normand, 72. Compositeurs, M. Saint-Saëns, par 53 voix. Dans sa séance de vendredi, la commission a procédé à l'élection de son bureau pour l'exercice 1900-1901. Ont été nommés :

Président : M. Victorien Sardou ;
Vice-Présidents : MM. Ludovic Halévy, Georges Ohnet et Henri de Bornier ;
Trésorier : M. Jacques Normand ;
Archiviste : M. Paul Milliet ;
Secrétaires : MM. Georges Feydeau et Maurice Donnay.

Dès que ce bureau a été constitué, la commission a examiné la demande d'une assemblée générale extraordinaire qui lui a été adressée, et elle a décidé de soumettre cette demande au conseil judiciaire de la Société.

M. Camille Saint-Saëns a reculé de 24 heures son départ pour Bruxelles afin de présider l'importante réunion qu'à tenue, mardi soir, le comité artistique de la Société Humbert de Romans, chez son secrétaire général, M. Camille Bellaigue. D'ores et déjà nous pouvons annoncer que la Société Humbert de Romans donnera, durant la saison d'hiver 1900-1901, douze grandes séances de musique sacrée avec chœurs et orchestre et de musique symphonique. Ces séances auront lieu dans la superbe salle avec grand orgue qui a été construite pour les séances de la Société rue Saint-Didier, 58 à 62, et le comité artistique a décidé de consacrer le programme du premier concert, dans le courant du mois de novembre, à son éminent président, M. Camille Saint-Saëns, qui, lui-même, inaugurera ce jour-là le grand orgue de la salle Humbert de Romans. Grâce à la Société nouvelle et aux moyens exceptionnels dont elle disposera dans cette salle unique à Paris, le public pourra entendre des œuvres d'une importance et d'un intérêt exceptionnels d'auteurs anciens et d'auteurs modernes. Parmi les premiers citons dès à présent Bach, avec des cantates et la *Passion selon saint Jean*, inconnue à Paris, Mozart avec son *Requiem*, Haendel avec l'oratorio *Samson*, et d'autres grandes œuvres de Rameau, Schumann, Cherubini, etc. puis, plus près de nous, Liszt, Brahms, Gounod, Lalo, César Franck, etc.

Le conseil municipal de Vienne a octroyé, à titre d'hommage, une concession perpétuelle au cimetière central à Wilhelm Jahn, l'ancien directeur de l'Opéra impérial.

La vente des autographes musicaux provenant de la succession Jauner, qui a eu lieu à Vienne la semaine passée, a été assez intéressante. Elle comprenait, entre autres, sept lettres de Wagner,

plus un autographe consistant en une seule ligne, paroles et musique du même maître, une de ces plaisanteries dont il était coutumier. Etant donnés les prix auxquels les lettres de Wagner montent actuellement dans les ventes, on peut dire que les autographes de Jauner n'ont pas atteint des prix très brillants. On les a payés de 35 à 160 florins; ce dernier prix, le plus élevé, a été payé pour une seule lettre, qui est si importante qu'elle mérite d'être reproduite. Cette lettre est ainsi conçue :

Mon très cher protecteur (*Goenner*) et ami,

O vous, infatigable! Dois-je donc toujours donner une réponse évasive à vos invitations? Vous comprenez cependant bien la raison nécessaire de mon abstention, sans vouloir, paraît-il, l'admettre cependant. Vous avez pourtant de la fantaisie; ne voulez-vous ou ne pouvez-vous pas vous figurer le résultat d'une nouvelle visite à Vienne de ma part? Je pense que nous en avons fait assez l'expérience la dernière fois. Croyez-vous que les six semaines de l'hiver 1875 vivent dans ma mémoire comme un souvenir agréable? Même si je voulais ne pas me soucier de vos représentations ni assister à aucune répétition, mais simplement parader au petit bonheur pendant les soirées théâtrales, les journalistes me traîneraient dans la boue dès que je traverserais la rue ou dirais un mot en passant à quelque mendiant. Et comme les amis sont ainsi faits, je serais obligé de me laisser tout raconter par eux. Non, cher ami. En prenant congé de vous la dernière fois après votre opulent souper, je savais bien que je ne foulerais plus jamais le sol de Vienne. Car... (Ici se place un passage que nous ne voulons pas transcrire parce qu'il contient une sortie violente sortie contre plusieurs critiques musicaux de Vienne qui sont encore de ce monde).

Et maintenant, mon cher ami... C'est excellent, que vous donniez de temps à autre des représentations cycliques de mes pièces des *Niebelungen*; mais il aurait mieux valu que vous les ayez d'abord présentées ainsi dans une représentation d'ensemble. A présent je pense qu'il serait plus à propos de les offrir au public isolément et toujours celle d'entre elles pour laquelle vous avez une belle distribution, afin de les introduire définitivement de cette manière dans votre répertoire. Que diable! si vous ne voulez jouer que le Cycle tout entier deux ou trois fois par an, les choses ne se graveront jamais dans la mémoire du public, et à la fin j'en aurais peu d'avantage. Comme Jaeger a décidé de plu chez vous dans *Siegfried*, gardez-le pour ce rôle et jouez les pièces de temps à autre. Tout mon respect pour le Suédois; mais Jaeger sera certainement meilleur que lui, même dans le rôle de Siegmund. Mais!... Oui, je le sais : Vous vous heurtez contre... Eh bien! je ne dis rien... Ainsi, comme Dieu le voudra! Que les choses aillent comme elles iront, soyez convaincu que je vous garderai mon amitié et que je penserai à vous toujours avec plaisir! Ceci est défini, le reste... fini.

Meilleures félicitations et salutations cordiales de votre toujours dévoué.

RICHARD WAGNER.

Bayreuth, 5 septembre 1879.

Avec les lettres de Richard Wagner on a vendu encore plusieurs autres autographes musicaux. Quelques lignes de Berlioz ont été payées 4 florins, de Gounod, 5 florins, de Meyerbeer, 24 florins et de Liszt, 30 florins. Un éventail en bois, couvert de 43 signatures d'artistes, a été payé 135 florins; on y lisait les noms de Delibes, Rubinstein, Bülow et de M^{mes} Patti, Artôt et Nilsson.

Les journaux espagnols nous apprennent que la *Déjanire* de Louis Gallet et de M. Saint-Saëns, dont le succès a été si grand aux Arènes de Béziers, sera représentée dans le courant de cette année, avec un pareil luxe de mise en scène et une égale importance d'exécution musicale, aux Arènes de Madrid, et peut-être aussi à Barcelone et à Valence.

Les Allemands et les Autrichiens ont annoncé, il y a quelques temps la guérison, par l'opération, du cancer et du loupus. Nous sommes heureux d'annoncer au public lyonnais qu'un de nos concitoyens, M. Prat-Tarp, aidé de quelques collaborateurs, vient d'obtenir sans opération la guérison certaine de ces deux affections.

Le Gouvernement s'intéresse à la question.

Il s'est formé à Berlin un théâtre lyrique d'essai (*Opern-Probe-Bühne*), pour produire en public les œuvres lyriques que leurs auteurs n'ont pu placer dans aucun des nombreux théâtres qui existent déjà de l'autre côté du Rhin. Le directeur, M. Wigodzki, annonce qu'il jouera surtout les opéras dont la mise en scène ne sera pas trop compliquée. La production lyrique doit être bien grande en Allemagne pour que ce théâtre d'essai puisse paraître utile, car nulle

part la décentralisation en matière théâtrale et lyrique n'est poussée aussi loin.

On annonce de Wiesbaden que M. de Huelsen, l'intendant du théâtre de la cour, fait de grands préparatifs pour les fameuses représentations qui doivent avoir lieu en présence de Guillaume II. On jouera *Obéron* dans une nouvelle version, avec récitatifs inédits de M. Schlar.

M. Marsick, le célèbre violoniste, forcé de quitter souvent Paris pour ses tournées artistiques, abandonne définitivement, au grand regret de tous, le Conservatoire, et vient d'envoyer sa démission de professeur d'une des classes supérieures de violon.

Un wagnérien italien passionné prétend avoir établi la statistique exacte des représentations obtenues en Italie par les différents ouvrages de Wagner, du 1^{er} novembre 1871 au 26 décembre 1899 : *Lohengrin* (représenté pour la première fois à Bologne le 1^{er} novembre 1871), 1,143 représentations; *Tannhäuser* (aussi à Bologne le 7 novembre 1872, 237 représentations; la *Valkyrie* (au Regio de Turin le 22 décembre 1891), 119 représentations; le *Crépuscule des Dieux* (aussi à Turin le 21 décembre 1895), 84 représentations; le *Vaisseau fantôme* (au Communal de Bologne, automne 1877), 62 représentations; *Rienzi* (à la Fenice de Venise, 1873), 46 représentations; les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* (à la Scala de Milan, le 26 décembre 1889), 98 représentations; *Tristan et Yseult* (au Communal de Bologne, le 2 juin 1888), 12 représentations; *Siegfried* à la Scala de Milan, le 26 décembre 1899, ici toute la saison comprise), 32 représentations; *l'Or du Rhin* (en allemand, par la compagnie Neumann), 5 représentations. Ce qui donne un total de 1,763 représentations, soit une moyenne de 61 par année.

Les dépenses pour les théâtres subventionnés représentent une somme très modeste. On a calculé que l'Allemagne dépense annuellement 2,400,000 francs pour ses nombreux théâtres subventionnés et la France 1,500,000 francs. Les autres pays ne comptent pas. Le théâtre de Copenhague reçoit bien une subvention de 250,000 francs, mais les officiers et les fonctionnaires supérieurs avec leurs familles, ainsi que les députés, y entrent gratuitement.

Les journaux italiens nous apprennent que le conseil communal de Naples, à une grande majorité, vient de confier la direction du théâtre San Carlo, pour une période de cinq années, à M. Fernando de Lucia, le ténor si renommé, qui aurait pour associé M. Superti, en ce moment directeur du Costanzi de Rome.

On annonce que M. Edouard Sonzogno prépare une saison de six semaines, du 1^{er} septembre au 14 octobre prochain, au théâtre Adriano de Rome. Il y compte jouer, entre autres ouvrages, *Cendrillon* et la *Bohème* (Leoncavallo).

L'édition allemande du *Journal de Saint-Petersbourg* vient de republier, à l'occasion de son centenaire, une de ses notes datant de 1800, qui ne manque pas d'intérêt. Le correspondant viennois dudit journal y raconte ce qui suit :

Comme l'anniversaire de la naissance de l'archiduc palatin de Hongrie aura lieu le 9 mars, son épouse a appelé le kapellmeister Haydn à Bade pour y exécuter son grand oratorio *la Création*. On ne connaît pas d'autre composition musicale qui ait rencontré pareille fortune dans le monde entier. Elle a rapporté à son auteur déjà plus de 15,000 florins et, comme il publie son œuvre actuellement par voie de souscription, on lui a déjà commandé et payé d'avance 1,570 exemplaires au prix de trois ducats chacun.

C'est en effet magnifique, quand on pense que le droit d'auteur, tout récemment institué en France, était encore absolument inconnu de l'autre côté du Rhin. Le prix de trois ducats pour la partition piano d'un oratorio ne serait pas à dédaigner même de nos jours; il équivaut à trente francs environ, et trente francs en 1800, en Autriche, représentaient bien cent francs de nos jours, car le numéraire était alors fort rare. Mozart et Beethoven n'ont jamais connu d'aubaines pareilles.

En prévision d'un incendie.

Après l'incendie du Théâtre-Français, il est curieux de rappeler la façon dont est comprise la sécurité dans les théâtres anglais.

Dans la plupart des théâtres, en Angleterre, chaque étage a son

escalier. L'escalier est en pierre. Aucun tapis. Les murs sont revêtus de carreaux en faïence. Si ce n'est pas beau, c'est pratique. Et c'est ce qu'il faut.

Ni angles, ni obstacles le long des murs parfaitement lisses, polis, arrondis. En cas de panique, le torrent humain serait dans la rue en un clin d'œil.

Naguère on voyait dans le théâtre du Prince-de-Galles, du haut en bas des escaliers, des inscriptions telles que celles-ci :

« Ne poussez pas. Ne vous bousculez pas. N'écrasez pas. Il y aura de la place pour tout le monde. »

C'est une façon comme une autre de préparer le public à une catastrophe possible.

~ Si les habitants de New-York se laissaient aller à l'ennui, ce ne serait toujours pas faute de distractions variées, surtout en matière de théâtre. Sous ce rapport ils ont le choix, comme on peut le voir par cette simple énumération. On joue le drame au Broadway Theatre, au Garden Theatre, au Fifth Avenue Theatre, où Shakespeare a une interprète superbe en la personne de la célèbre Modjeska, au Garrick Theatre, au Knickerboker, où le grand tragédien Henry Irving joue le *Robespierre* de M. Sardou en compagnie de la charmante Ellen Terry, au Wallace Theatre, au Metropolis et au Star Theatre; la comédie a ses assises au Criterion, au Daly's Theatre, à l'Empire Theatre, au Lyceum Theatre et au Madison Square Theatre; il y a opérette au Bijou Theatre, à l'Hammerstein's Victoria et à l'Harlem Opera House, opéra-comique à l'American Theatre, vaudeville au Manhattan Theatre, et spectacles variés au Herald Square, au New-York Theatre, au Murray Hill Theatre, au Fourteenth Street Theatre, au Koster; enfin, des concerts symphoniques au Grand Opera House, et des spectacles mixtes dans divers établissements, le Field's Music Hall, le Proctor's, le Weber Music Hall, le Palace, le Fony Pastors, le Kecth's Union Square, le Bial's Music Hall, etc. Brochant sur tout cela, la grande compagnie lyrique de M. Maurice Grau donne ses représentations au Metropolitan Opera House. Si la qualité est jointe à la quantité, les New-Yorkais n'ont vraiment pas à se plaindre.

~ Les malheureux artistes italiens, toujours empressés de se rendre en Amérique, continuent de payer leur tribut à la fièvre jaune. *La Sicilia teatrale* annonce qu'à Manaus quatre d'entre eux viennent de succomber à la terrible maladie : la *prima donna* Zucchi, le bouffe Langello, le décorateur Oscari, et un quatrième du nom de Lisoni.

~ Les journaux d'Amérique nous rapportent un fait tout à fait digne de ce pays. Il paraît qu'une troupe d'opéra en tournée, qui donnait des représentations à Kansas et y jouait *Faust* avec succès, a eu l'idée, « pour intéresser davantage le public », d'introduire dans cet ouvrage des chansons populaires, des danses de caractère et enfin une scène représentant le pont de Brooklyn au clair de lune!!!

~ Dans notre précédent numéro nous engageons nos lecteurs, à l'occasion des départs à la campagne, de faire emplette, aux *Grands Magasins Universels*, des merveilleux services de table. Cette semaine, pour continuer la série des actualités, les *Grands Magasins Universels* mettent en vente de très ravissants meubles de jardin et des toilettes d'été dernière nouveauté.

~ Les Concerts-Bellecour ont effectué leur réouverture. Bien que la température ne fut pas très clémente, un public nombreux a chaleureusement applaudi l'orchestre, placé sous l'habile direction de M. Fargues. M. Georges fils qui conserve, comme par le passé, ses fonctions d'administrateur général des Concerts-Bellecour, avait assuré au premier concert le précieux concours de la Fanfare Lyonnaise dont il est directeur. L'excellente fanfare, toujours à la hauteur de son ancienne réputation, a donné une remarquable exécution de la difficile ouverture de *Rienzi*. L'orchestre, aidé de la fanfare, a interprété plusieurs morceaux, notamment la marche du *Prophète*.

~ Les beaux-arts ont été menacés en Allemagne par un retour offensif du *Muckertum*, de l'hypocrisie protestante, qu'on croyait morte et enterrée depuis la guerre. Ne voilà-t-il pas qu'un député

du nom de Heinze a cru devoir proposer une loi très sévère contre la licence des arts. Non seulement la peinture et la sculpture, mais aussi l'art dramatique et l'art lyrique sont sérieusement menacés par la loi en question. Disons tout de suite que les artistes d'outre-Rhin se rendent parfaitement compte de ce danger et ont adressé au Parlement des protestations aussi énergiques que concluantes contre la *lex Heinze*. A la tête des artistes de Berlin se trouve le grand peintre Menzel; les artistes de Munich, et parmi eux le célèbre portraitiste Lenbach, ont rédigé une protestation tellement violente que le président du Reichstag l'a renvoyée aux artistes en alléguant que leur pétition était une offense au Parlement allemand. Espérons que le bon sens et la dignité morale de la majorité du Reichstag auront raison des velléités réactionnaires d'une bande d'obscurantistes qui s'efforcent de déshonorer leur pays par une loi de véritable barbarie.

~ Le vote de la loi Heinze contre la soi-disant licence des arts et de la littérature dramatique, au Reichstag d'Allemagne, a été empêché par d'habiles manœuvres d'obstruction que la minorité libérale et les socialistes ont pratiquées avec une véritable maestria. Le danger est ajourné et peut-être tout à fait conjuré, car l'excitation causée, de l'autre côté de Rhin, par l'attentat des *Mucker*, des obscurantistes, est si grand que le gouvernement semble reculer devant la *lex Heinze*. A Munich, M. Paul Heyse, une des plus pures gloires de la littérature allemande contemporaine, vient de fonder une *Ligue Goethe* pour protester, sous les auspices de ce grand-prêtre de la religion du Beau, contre les attentats du genre de la *lex Heinze*, et a déjà réuni un grand nombre d'adhérents parmi les artistes et savants d'Allemagne. Presque tous les grands journaux sonnent le tocsin, et on peut espérer que l'outrecuidance des obscurantistes aura montré aux Allemands les dangers auxquels leur art et leur littérature sont exposés sous le régime du casque à pointe un et indivisible. Autrefois, certains petits Etats allemands, le grand-duché de Bade, par exemple, offraient un asile aux idées libérales menacées en Prusse; aujourd'hui, même les anciennes « villes libres » doivent subir toutes les tuiles qui leur tombent de Berlin. Un orateur libéral, au Reichstag, n'a pas manqué de faire cette réflexion dans un discours excellent contre la loi Heinze.



Le Gérant : GOJON.